

Le cinéma d'Ariane Ferrier

Autor(en): **Ferrier, Ariane / Darbellay, Laurent**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Film : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): - **(1999)**

Heft 5

PDF erstellt am: **11.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-932934>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



© TSR

Le cinéma d'Ariane Ferrier

Journaliste à «La Suisse», puis à «La Tribune de Genève», et enfin au «Matin», Ariane Ferrier se plaît dans ses chroniques quotidiennes à analyser et commenter avec humour les «potins» mondains, la vie des stars. Elle a également pris, depuis maintenant trois ans, la relève de feu Christian Defaye pour la présentation de «Box Office» sur la TSR1, ce qui fait d'elle la «Madame cinéma» de la chaîne romande. Rencontre avec une «cinéphage».

Propos recueillis par Laurent Darbellay

«Ma relation au cinéma est très charnelle et solitaire. Je ne vais jamais aux projections de presse, mais plutôt aux séances de 14 ou 16 heures, dès que j'ai fini d'écrire ma chronique. J'aime être tranquille dans une salle noire presque vide, comme seule au monde dans cet espace très «utérin».

Du plus loin que je me souviens, j'allais avec ma grand-mère au Ciné-Bref à Genève, qui n'existe plus aujourd'hui. Il y avait un dessin animé, des actualités et ensuite un film. Je ne garde aucun souvenir des longs métrages, mais je me rappelle très vaguement la magie du cinéma, être là dans la salle avec ma grand-mère. Le premier film que j'ai vu et qui m'a marqué, c'était «Le livre de la jungle»; j'avais neuf ou dix

ans. Plus tard, c'est «Cabaret» que j'ai vraiment pris en pleine figure – je l'ai vu treize ou quatorze fois depuis. La grâce de Lisa Minelli, le talent de Bob Fosse, les années trente dans l'Allemagne décadente; cela m'a ouvert une porte, j'ai compris quelque chose au cinéma.

Maintenant, je me qualifierais de «cinéphage»; je vais beaucoup au cinéma (deux à quatre fois par semaine) et je suis d'accord de voir beaucoup de mauvais films. Même dans un navet, il y a une réplique, un plan, qui le sauve. J'ai détesté «Maris et femmes» de Woody Allen, que j'ai trouvé verbeux et pénible, mais il contient une réplique qui m'enchantait, lorsque le personnage sort de l'opéra et dit que chaque fois qu'il entend du Wagner, ça lui donne envie d'envahir la Pologne.

En dehors de ça, je me reconnais deux vices cinématographiques: le premier, ce sont certaines comédies françaises, comme la série des «Gendarmes» avec De Funès, ou encore «La soupe aux choux», qui m'a fait rire plus qu'aucun autre film. Le second, ce sont les comédies sentimentales américaines qui, lorsqu'elles sont bonnes, me font pleurer toutes les larmes de mon corps.

Mon mandat à la TSR est clair; je suis là pour promouvoir le film, pour donner envie aux gens de le voir, et ce rôle me plaît énormément. Il y a toutes sortes de cinémas, toutes sortes de téléspectateurs et je n'ai de mépris ni pour les uns ni pour les autres. J'essaie toujours de trouver quelque chose de sympathique à dire; si je présente un «mauvais» Pakula, j'essaie de parler de sa carrière. Dans le cas de «Marius et Jeannette», qui va passer très bientôt,

j'ai du plaisir à présenter la trajectoire de Guédiguian, qu'on connaît assez peu.

Ma situation peut parfois être délicate, lorsque je suis confrontée à un long métrage qui n'est pas ma tasse de thé. Quand, par exemple, j'ai dû parler de «Judge Dredd» avec Stallone, film brutal et plat, qui parvient de plus à ne pas montrer une seule femme à l'écran, j'ai contourné la difficulté en évoquant des anecdotes de tournage. Le seul véritable problème moral que j'ai eu jusqu'à présent, c'est avec «Once Were Warriors», film excellent mais que je refusais de présenter à 20 h 10, surtout à cause d'une longue scène de viol d'une petite fille. J'estimais que cette réalisation allait choquer inutilement les gens; j'en ai parlé avec Raymond Vuillamoz, qui a déprogrammé le film et l'a fait passer à 23 heures.

La succession de Christian Defaye a été assez difficile, pour deux raisons: il était très apprécié, et j'étais totalement inexpérimentée au plan du langage télévisuel. De plus, on m'a lâchée devant la caméra sans me donner aucune formation, principalement pour des raisons de temps (Defaye est décédé à la mi-août et il fallait reprendre deux semaines plus tard). Je me suis donc formée en direct et en public.

Bien entendu, j'ai reçu de nombreuses critiques, et à l'issue de la première année, j'ai passé un marché avec moi-même: soit essayer de s'amuser, soit arrêter. S'amuser, cela voulait dire jouer avec la caméra, écrire mes textes non pas pour être lue – ce qui est mon métier – mais pour être vue et entendue. Maintenant j'ai beaucoup plus de plaisir à présenter l'émission. ■